

Les déceptions de Jacques.

(Suite et fin)

A peine fut-il hors de la porte que tous les enfants firent cercle autour de lui.

—As-tu mangé ton livre ?

—Sais-tu quel est la première lettre ?

—Deux et deux, combien cela fait-il ?

—Le petit Julien, qui n'a que six ans, peut t'en remontrer.

Jacques entendait tout cela et pestait intérieurement. Il eût volontiers saisi l'un des gouailleurs pour faire un exemple ; mais il savait que tous les autres se fussent jetés sur lui ; et il est toujours dangereux de lutter contre le grand nombre. Il lui fallut donc endurer en se rongant les poings.

Le cortège l'accompagna jusqu'à sa porte et Jacques se précipita dans la maison, suivi par trois acclamations ironiques qui achevèrent de l'exaspérer.

Il s'assit près de la table et se mit à pleurer amèrement. Toute sa vie lui repassa devant les yeux. Les larmes sont comme un prisme à travers lequel nos actions passées nous apparaissent sous leurs véritables couleurs. Jacques fut étonné de reconnaître combien, jusqu'à ce jour, sa vie avait été inutile et même compable.

A quoi servait-il, dans ce monde où toute chose doit donner sa part d'utilité ? A rien, absolument ; et, loin d'être utile, il était même nuisible, en ce sens qu'il donnait un mauvais exemple et décourageait, par le spectacle de son inaction, ceux à qui une nature indolente rendait déjà le travail assez difficile.

Jacques pleura et pensa longtemps, et son père, en entrant pour souper, le trouva à la même place, les yeux encore tout rouges.

Mais le forgeron ne s'arrêtait pas à de semblables détails ; il supposa que Jacques avait été battu à l'école, et se dit qu'un peu de fouet est nécessaire aux enfants.

Notre héros soupa maigrement et alla de suite se coucher, au lieu de fumer sa pipe et de courir par les rues, comme il en avait l'habitude.

Le lendemain, il arriva à l'école plein de bonnes résolutions. Mais lorsqu'il entendit les petits dire toutes les lettres de l'alphabet et qu'il se vit lui-même, grand garçon, réduit à confondre un B avec un C, il n'y put plus tenir et s'emporta contre le maître qui, disait-il, s'y prenait exprès pour lui faire honte.

Le maître le mit en pénitence et fit bien ; mais il fit encore mieux lorsque, après la classe, il garda Jacques près de lui, beaucoup pour lui expliquer sa position et un peu pour le sauver de la scène qu'il avait subie la veille.

Il fut convenu que, jusqu'à nouvel ordre, Jacques ne serait pas interrogé en classe, mais que, en revanche, il viendrait une heure, chaque soir étudier son A B C. Il se mit avec cœur au travail, et, au bout d'un mois et demi, ses camarades furent extrêmement surpris de le voir, un jour, se lever et lire couramment toute une page.

Le dévouement du maître et la bonne volonté de l'élève avaient accompli ce prodige.

Jacques commençait à prendre courage et à voir d'un meilleur œil les travaux de l'école. La petite guerre que les autres élèves avaient entreprise contre lui, les premiers jours, était à peu près terminée. On le laissait volontiers tranquille et lui-même commençait à perdre ces airs de supériorité et de domination qu'il affectait autrefois. Il avait abandonné sa pipe qui, au lieu de faire de lui un personnage, comme il le croyait, ne servait qu'à le rendre ridicule aux yeux des gens sensés, sans compter le tort qu'elle causait à sa santé. Il était enfin devenu beaucoup meilleur, sans être encore exempt de défauts.

A l'automne, il lisait bien et commençait à écrire un peu, lorsque son père mourut par la chute d'une barre de fer qui lui brisa le crâne.

Jacques se trouva seul au monde et sans fortune puis, quo le bien qui avait été légué à son père était le sujet d'un procès dont il était difficile de prévoir l'issue.

Il aurait voulu continuer à fréquenter l'école, — il en était arrivé à aimer beaucoup son maître, — mais il lui fallait songer aux moyens de gagner sa vie. La forge avait été louée, mais le revenu ne suffisait pas pour faire vivre Jacques sans autre ressource.

Il fut donc obligé de s'engager en qualité de garçon de ferme chez un cultivateur de la paroisse.

L'homme n'était pas cruel, mais on ne flânait pas à son service, et Jacques ne mit pas de temps à s'apercevoir que le métier était dur. Il fallait, à l'aurore, courir dans la rosée, et, sur le haut du jour, endurer les ardeurs du soleil.

Quand venait le dimanche, Jacques était content de pouvoir se reposer ; et, encore, fallait-il qu'il préparât la voiture de ses maîtres, pour aller aux offices. Il n'avait pas le temps de songer à faire le beau, et, d'ailleurs son costume ne lui permettait plus cette suprême jouissance d'autrefois. Rendons à Jacques cette justice de dire qu'il ne se plaignit point et qu'il endura bravement toutes les petites misères de la position. Et ce n'est pas peu de chose. Les petits maux sont souvent plus difficiles à supporter que les grands ; et celui qui souffre pendant des mois, et des années les piquures du cilice est probablement plus courageux que celui qui subit, sans sourciller, l'amputation d'un bras.

A l'automne, Jacques fut obligé de se chercher une nouvelle position ; car la famille du fermier suffisait pour les travaux de l'hiver. C'est alors qu'il songea au métier de son père. C'était un chemin tout tracé.

“ Il n'y a pas de sot métier ” lui avait dit son maître d'école, “ et l'on peut être heureux dans toutes les professions, pourvu qu'on soit honnête, et qu'on n'ait pas une ambition démesurée. ”

Le jour même, Jacques entra en qualité d'apprenti chez le locataire de la forge. Il gagnait sa nourriture. Quant à son logement, le forgeron lui permit de le prendre dans le grenier de la bâtisse, où Jacques réussit à se faire une petite chambre assez habitable.

Il n'avait pas oublié ses études ; et, même chez le fermier, il employait ses rares loisirs à se perfectionner dans la lecture. Mais, maintenant qu'il avait plus de temps libre, il voulut apprendre pour de bon. Toutes ses soirées furent remplies par l'étude, sous la direction de son ancien maître.

Au bout de quatre ans, vous n'auriez pas reconnu Jacques dans ce grand garçon de seize ans et demi, robuste comme un homme fait, qui, après avoir ferré votre cheval, rédigeait de la même main un article sur une question de l'art vétérinaire. Les forgerons, autrefois étaient tous un peu vétérinaires, de même que les barbiers tenaient à passer pour médecins.

Le temps des misères et des déceptions était passé. A force de travail et d'étude, Jacques était devenu non-seulement un ouvrier habile dans son art, mais un homme instruit et bien renseigné sur une foule de sujets.

Allez voir la balustrade qu'il a faite pour l'église de son village, et si vous rencontrez l'auteur de cet ouvrage merveilleux, causez avec lui, vous ne partirez pas sans avoir appris quelque chose.

Dans ses moments de loisir, Jacques tient un journal, et il aime souvent à se reporter sur cette époque de son existence où il se livrait à l'oisiveté qu'il croyait si distinguée, avant son entrée à l'école.

— Si j'avais continué comme j'ai commencé, me disait-il, j'en serais arrivé à mourir misérablement à l'hôpital ou